

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXXVIII

(28 juillet 1946 — 18 janvier 1947 ¹)

— suite —

8 sept. [1946].

Relu ce matin avec la dernière méchanceté (avant de les expédier en Suisse) mes trois notices. Sur la fin du jour, ayant relu mes notes, j'écris la première page de l'*Essai sur la peinture* ; je traite de Parthénis qui, en révélant l'art impressionniste à ses élèves, les mettait, sans le savoir, sur la piste de l'art populaire. Reste maintenant à définir cet art...

9.

Consacré la matinée à des courses indispensables. Je me sentis enfin soulagé, m'étant acquitté de tous mes projets. Plusieurs fois aujourd'hui (et c'est un sujet qui depuis des années me tourmente), songé à un essai contre les Philhellènes. Il me suffit de penser à M. et à M. (à leurs écrits, à leur bluff etc.) pour qu'aussitôt je bouillonne. L'ennui, précisément, c'est que dans cet essai je ferais des personnalités, du corps à corps (il y aurait à faire d'effarantes citations). Le public pourrait croire à une vengeance. Un monsieur en colère, ça n'est pas beau. Il faudrait porter tout cela sur un plan général. C'est d'ailleurs là ce qui m'intéresse : j'en fais

1. Les cahiers I à XXXVII (1931-1946) et le début du cahier XXXVIII ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 153 du *BAAG*.

une question de morale, il s'agit de dénoncer le charlatanisme, d'en analyser les ressorts.

10.

Je dois à chaque instant me surveiller et surtout éviter les développements littéraires qui sont le danger du critique d'art en herbe. Je fais effort pour que chaque phrase, chaque mot porte ; il ne faut d'ailleurs jamais écrire autrement.

Reçu le *Voyage en Grèce* ; beau papier, belles illustrations, mais les textes laissent à désirer (trop d'universitaires. L'article de Camus est pourtant admirable, et celui de Grenier très beau. Je n'ai pas relu le mien (j'ai toujours une phobie de ma propre prose, dont je ne vois plus que les niaiseries lorsqu'elle est imprimée)).

Visite à Psycho. Mme D. est au courant de tout ce que je fais par Seferis, et cela me touche. Retour assez exaltant, à pied, sous le clair de lune. Songé aux soirs nombreux de guerre où je fis cette route.

Charles Picard, dans le *Voyage*, lance passablement de pointes à M. et à M. (rivalité École-Institut). Seuls les initiés peuvent comprendre. Mais ces sous-entendus, ces rancœurs ne sont pas de bon aloi. Il vaudrait mieux attaquer en face. Mais là encore il faut savoir ne point s'en prendre aux personnes, surtout discuter le style et les procédés qui mêlent arrivisme et flatterie. Tout cela pourrait mettre au point certaine définition de la propagande, et aussi certains traits du caractère grec. Mais gardons-nous de la mesquinerie ou des bassesses. Je l'ai déjà dit, penser à ces choses m'excite énormément.

11.

Je suis las de toujours écrire des essais, je voudrais pouvoir me consacrer uniquement à *Sibylla* et à l'anthologie. D'ici deux ou trois jours je serai débarrassé des peintres. Et j'espère bien que nulle commande, que nulle inspiration incongrue ne viendra de nouveau m'accaparer. Écrit une vingtaine de lignes aujourd'hui. J'avance paragraphe par paragraphe : toujours mon système de mosaïque avec de longs arrêts, mais ce sont ceux-ci qui permettent la composition, et de sauter les idées intermédiaires. À peu près impossible d'aller plus vite que la nature ; je suis sans cesse freiné par la lenteur de mon cerveau.

12.

Ce qu'il me reste à dire sur les peintres n'était pas mûr... Je dus me contenter de *Sibylla* ; besogne assez rude ; tout est à éclaircir, à désembrouiller. Je me contente pour le moment d'obtenir une forme compréhensible, il faudra ensuite veiller à l'harmonie, à la correction etc... Je

suis décidé à prendre de grandes libertés avec le texte ; je tomberais autrement dans d'insolubles difficultés de syntaxe. Corrigé des épreuves (*Suprême leçon*), à la troisième lecture je trouve encore des fautes ; ça e me donne pas grande confiance en moi. Causé de la Grèce avec Carouso ; pas très content de ce que je lui ai dit. Il aurait fallu nuancer davantage. À juste raison Carouso pense que certaines incertitudes (questions de la langue etc.) sont consubstantielles au génie grec.

13.

L'inspiration est revenu ce matin, du moins après sept jours de paralysie, les aiguillettes se sont-elles dénoncées. Écrit ce qui concerne Diamantopoulos et amorcé Tsaroukis (lequel est le peintre capital et le plus difficile à traiter), mais je suis sur le bon chemin et aspirant de plus en plus à me consacrer seulement à mes dernières traductions.

À peu près décidé de prendre le bateau du 26 octobre. J'ai hâte de revoir Michel, Gide etc. L'autre soir, Sikelianos m'a paru si inhumain, si indifférent que j'ai senti comme jamais qu'il ne saurait y avoir de vrai contact entre nous. Peu m'importe de partager son succès à Athènes s'il reçoit le Nobel en novembre, pas plus que de faire le voyage avec lui (il serait insupportable et ridicule). Déjà à présent il perd la tête, envoyant des lettres grandiloquentes et prophétiques aux journaux...

Curieux de connaître les projets de Gide. J'abandonnerais tout pour le suivre, car je sais qu'il ne peut rien m'arriver de plus passionnant que de vivre près de lui.

Abandonné *Sibylla* aujourd'hui. Mais lu une traduction italienne de l'*Hymne acathiste*, certainement un des plus beaux textes byzantins. Long poème chantant l'Annonciation. Choisi une dizaine de strophes qu'Aravantino me fait confronter avec le texte grec, lequel est bien plus vigoureux que la version catholique. Tout cela sera sur pied sans peine et va enrichir l'anthologie.

Étrange sentiment depuis que je sais que la Grèce va m'échapper. Une certaine angoisse, mais aussi un espoir de libération. J'ai trop donné de ma vie et de ma pensée à ce pays. Il menaçait de me dévorer. Il faut que je l'oublie (et juste au moment où un certain succès paraît poindre... Mais ce genre de fuite ne me déplait pas). Je regretterai le charme des rencontres nocturnes — quoique tout se perde...

Lu, en attendant Aravantino, quelques pages de *Madame Bovary*. Flaubert est émouvant, surtout dans ses gaucheries. Souvent, d'ailleurs, elles préparent des beautés. Certaines images (je tombai sur la description d'un clair de lune sur l'eau) serrent le cœur, tant elles contiennent de

passion. J'allais noter une phrase quand Aravantino est entré. Il s'agissait de certains livres d'apologétique prêtés par Bournisien à Emma, laquelle trouvait ennuyeux d'entendre dire des mots qu'elle ne connaissait pas. C'est un peu le sentiment qu'auraient les lecteurs en me voyant attaquer d'obscurs philhellènes.

14.

Enfin délivré des peintres ! Commencé ce matin par mettre au net des fragments de l'hymne acathiste. Deux heures de joie. La traduction fut rapide. Le fer était chaud de la veille... Puis, laissant Tsaroukis pour la fin, écrit une page sur Ghika. L'après-midi, écrit avec la plus grande facilité et sans longueur (je suis terriblement mesuré par l'éditeur) une page sur Engonopoulos et une sur Tsaroukis. Ces pages sont attendues à Dordrecht pour le 1^{er} octobre.

Trois heures de cours de vacances ; pas ennuyeux. Je me demande quand j'aurai de nouveau l'occasion d'enseigner... Erré ce soir, très détendu, et satisfait d'avoir fini mon essai. Je dois m'acharner à présent sur les traductions. Il ne me reste que quarante jours. Pensé à l'instant qu'au lieu d'attaquer les philhellènes il serait peut-être plus habile d'écrire des « Conseils à un jeune philhellène ».

15.

Découvert la traduction d'une belle prière de Siméon le Théologue ; je la mettrai dans l'anthologie en la rendant plus poétique (mais sans solliciter le texte). Traduit un peu de *Sibylla*. Traduit ce soir chez Aravantino huit strophes de Romanos (*Le Jugement dernier*). Admirable. Si je restais en Grèce, Byzance finirait par me conquérir.

16.

Bonheur de n'avoir plus rien à écrire ; ma cervelle se détend. Pour un peu, je dirais que j'ai commencé ma cure de désintoxication. Traduit en me jouant quelques pages de *Sibylla*. Fait en fin de matinée une promenade à Placa ; ciel un peu couvert, brise assez fraîche. L'approche de l'automne me plonge dans une exaltation douce. Rentré à 6 h et, non sans soulagement, déchiré encore quantité de paperasses. J'aime faire place nette... L'idée de départ m'exalte, et m'inquiète à la fois. Mais il était temps de tourner la page. Je me ménage une année entière de liberté, sans trop savoir si j'aurai les moyens de tenir le coup. Cela aussi n'est pas sans m'exciter. Traduit du *Sibylla* jusqu'au dîner, puis passé voir Aravantino qui n'était pas chez lui. Bon prétexte pour aller rôder au jardin. C'est mon plaisir le plus cher. Rien ne m'aura plus passionné, ni tant instruit, que la vadrouille nocturne.

17.

J'aurai bientôt fini *Sibylla* ; du moins la première version. Mais il y aura beaucoup de retouches. Il faudra même une refonte... Trouvé au restaurant ma collègue Tz., chez qui je vais prendre le café ; assez de plaisir à causer. Bonne surprise de voir que déjà P. a dactylographié les *Peintres*. Repris *Sibylla* sur le soir, j'aime laisser entrer le crépuscule dans ma chambre... J'aime d'ailleurs aussi, à cette même heure, frôler l'aventure. Mais on ne peut sans cesse vadrouiller. Loué le matin une place sur le bateau du 26 octobre.

18.

Expédié en Hollande mes essais. Déjeuné avec Elytis et Katsimbalis, lequel nous raconte une conversation avec Panaiotopoulos. Ce critique a déclaré que la valeur de mon travail courait un grand risque par suite des mauvais conseillers qui m'entourent : je serais le jouet d'une « clique » etc. (En effet, pensais-je, il ne m'est jamais venu à l'esprit de consulter Panaiotopoulos.) Katsimbalis lui demande de s'expliquer et, citant les auteurs dont je me suis occupé, voulut savoir s'ils n'étaient point les meilleurs. (Précisément, n'être ni nommé ni traduit est déjà une mauvaise note.) Le grand critique avoua finalement qu'il était victime d'une injustice : « Moi qui parle de tout le monde, on ne parle jamais de moi ! » C.Q.F.D.

Finis l'après-midi *Sibylla* ; il restait fort peu à traduire. Tout est à reprendre, et il faut contrôler le sens. Je ne suis pas très sûr d'Aravantino. Toujours ces Grecs qui ne connaissent pas leur langue... Traduit cependant ce soir avec lui la fin du *Jugement dernier* de Romanos, texte admirable, situé entre Pindare et Kalvos.

19.

Agréable journée solitaire. Relu mes textes byzantins. Satisfait. Mis au point les longues strophes de Romanos. Rien de tel qu'un bon texte pour vous inspirer. Je sens les jours s'enfuir... Bounoure et Mme B. me demandent des textes grecs sur Paris. Impossible d'accepter aucun travail ; je ne cesse de trembler en voyant tout ce qui me reste à faire, simplement pour remplir mon programme. Mais quelle chance que ma solitude. Passé la soirée chez A. Je voulais lui demander de m'éclaircir quelques points de Romanos. Tout ce qui ne collait pas était un contre-sens.

20.

Corrigé environ la moitié de *Sibylla* (deuxième version). Le lyrisme et l'élan de ce texte m'étonnent tout le premier. En revenant deux ou

trois fois sur mes corrections je finirai par obtenir une œuvre vraiment belle. J'ai déjà tellement résolu de ces métaphores grandioses et un peu tirées par les cheveux ! Le français, précisément, les rend plus logiques et conséquentes.

Causé de nouveau avec Mme T. L'explication qu'elle donne du caractère de Merlier par la mythomanie jette une lumière inattendue sur l'homme. Je n'y avais pas pensé.. Il est vrai que je le vois peu et l'écoute encore moins (par mépris). Je savais seulement qu'il ne fallait jamais le croire (un gredin, me disais-je). L'explication de Mme T. (laquelle fut découverte en collaboration avec Mlle L.) justifie les bonnes actions, beaux gestes, larmes à l'œil, et la visible sincérité de ces manifestations. Jusqu'à présent, j'étais embarrassé pour expliquer les « beaux » côtés.

Descendu au Phalère (amusement du métro) pour secouer l'imprimeur qui est en panne (seulement la moitié de mon livre est prête). Course inutile, je crois. J'ai eu l'impression que cet homme mentait et me promettait n'importe quoi pour me voir repartir. Incapable de me montrer des épreuves, car tout, je crois, est au rancart. Avant le dîner, relu les textes crétois traduits en mai ; ils sont beaux et j'en suis fier. L'anthologie ne sera pas un gros bouquin (loin de là), mais tout y sera lyrique et brûlant.

21.

Lu ce matin à Katsimbalis — qui releva quelques erreurs — le début de *Sibylla*. Il est lui-même étonné par l'allure que ça prend en français. Ce texte m'attache et je vais tâcher encore de le parfaire. L'imprimeur apporte enfin des épreuves... Cours à l'Institut. Expliqué l'arrivée de Chateaubriand devant Athènes. Lu avant dîner l'étude sur Wagner de Baudelaire. Passé chez Aravantino, qui devait me traduire une scène d'*Erotocritos*, mais nous remettons à demain, et restons à causer. Annoncé le matin à Gatsos mon départ ; il ne s'en doutait pas et il pousse vraiment un cri du cœur. Il doit m'aider à traduire des chansons populaires (j'en attends beaucoup).

22.

Sentiment de détente et de liberté, pour n'avoir plus de préfaces ni d'essais à écrire. Je puis me consacrer tout entier aux traductions, qui demandent une bien moins grande dépense. Dans la traduction intervient surtout une expérience passée ; je n'ai pas à faire appel sans cesse à l'imagination, ni à inventer des formes. Premier résultat de cette économie de matière grise, je me sens plus porté aux amours ; il est vrai que

l'automne aussi est une saison aphrodisiaque. Mis au point et recopié le début de *Sibylla*. Achevé la deuxième lecture du brouillon. Il faut qu'en deux semaines je sois libéré de cette tragédie. Soirée avec Aravantino ; il me remet deux textes crétois qu'il a tâché de traduire. Je pourrai en tirer quelque chose. Je lui demande d'en chercher d'autres. Car le nombre des morceaux byzantins est si grand que je craindrais de paraître avoir sacrifié la Crète. Tout (ou presque) dans cette anthologie sera traduit pour la première fois. Morceaux pour la plupart inconnus des Grecs. Il faut que ce bouquin soit une révélation, et qu'il soit exaltant.

23.

Essayé de traduire les nouveaux textes crétois. Parcouru une étude sur *Erotocritos* (Pernot) et une autre sur Digenis (Legrand). Visite à Seferis qui m'emmène au Phalère. Je lui parle de l'anthologie, et les points de vue qu'il m'expose sur la littérature crétoise, puis sur Kalvos, sont passionnants. Ce qu'il me disait sur la Crète, je le notai aussitôt ; nous étions en voiture. Mais il me parla de Kalvos comme nous marchions dans la nuit, et je ne pus rien noter. Seferis, au retour, m'indiqua plusieurs textes crétois qui semblent remarquables. Trouvé mon petit ami au rendez-vous fixé. Beauté de l'Acropole dans la nuit sans lune, sorte de rêve blanchâtre et brumeux parmi les étoiles. Beaucoup de tendresse avec l'enfant. Une véritable détente. Rencontré au retour les Ghika qui prenaient des glaces. Je m'assois près d'eux et nous faisons la conversation.

24.

Commencé ce matin de traduire des chants populaires avec Gatsos. C'est une révélation. Cette poésie est bouleversante. Tout est dessiné. Raccourcis étonnants. Lyrisme contenu. Cela n'est nullement du folklore. J'avais été déçu jusqu'ici des traductions que j'avais lues, le courant ne passait point... Ces chansons pourtant sont faciles à traduire. Ce tantôt, encore sous le coup de l'émotion, j'ai mis au point et recopié le travail du matin. Il pourrait facilement y avoir vingt chansons dans mon livre ; peut-être même davantage. Je suis tout emballé. C'est aussi un repos après les périodes obscures de Sikelianos...

25.

Continué de revoir *Sibylla* avec Katsimbalis.

Lilika N. arrive de Paris ; me décrit Millieux faisant une conférence à Lausanne sur la résistance dans un costume *ad hoc*, c'est-à-dire avec un chandail, sans col ni cravate. Papatsoni vient de rentrer ; il me raconte la rupture d'André Cambas et de Matsie A., mes deux poulains.

Mis au net quelques pages de *Sibylla*. Écrit à *Charlot* dont je reçois le projet de contrat pour Kavafis et Kazantzakis. Préparé deuxième lettre qu'Icaros doit signer, et par laquelle il me demande, vu le retard d'Egloff, d'éditer avant le prix Nobel une plaquette de poèmes de Sikelianos. Dîné avec Tarabout. Il a la preuve de la rivalité Merlier-Milliex que j'annonçais depuis plusieurs années...

Trouvé ce soir Aravantino, dessiné un programme crétois.

26.

Nouvelle matinée avec Gatsos à traduire des chants populaires. Je les ai mis au point ce tantôt ainsi que deux textes crétois. Mon anthologie avance très raisonnablement. Sorti vers 9 heures et erré avant le dîner dans un état d'extrême disponibilité. Je me sentais comme allégé — et d'avoir travaillé et de constater le progrès de mon livre. J'éprouvais un extrême besoin de détente (toujours diastole et systole), et sentais que ma flânerie était nécessitée par le travail qui m'attend, et qui demande des forces fraîches... Beaucoup pensé au retour, et à l'hiver mystérieux qui m'attend. Vague angoisse de rentrer au Saint-Marcel...

27.

Lilika N. me prête ce matin le bouquin d'une femme, *Profils anglais* ; ce sont des portraits d'écrivains. La première phrase de la préface me prouva qu'il s'agissait là de bibine : « Depuis cinq ans, la littérature anglaise est presque inconnue du continent »... Curieux comme le souci de bien écrire vous isole ; une quantité de textes (surtout ceux qu'on publie dans les hebdomadaires, etc.) me deviennent absolument illisibles et incompréhensibles. Mais à mesure qu'on s'éloigne des sabots, on a l'illusion de se rapprocher un peu des maîtres.

28.

Pas sorti avant le soir. Tout était fermé en ville pour fêter le retour du roi. Cloches et salves de canon. Foule dans les rues, m'a-t-on dit ; sans doute le même populo qui manifestait pour la gauche il y a deux ans (en grande partie du moins). Inutile de noter que ce retour de la réaction prépare des catastrophes, et en tous cas une dictature. Il est temps de déguerpir... Passé la matinée à faire des inventaires, à trier ce que j'emporterai en France. On possède toujours trop de choses. Fini le tantôt de recopier les pages corrigées de *Sibylla*, et traduit un nouveau chant akritique (d'après Legrand). Impossible de rien tirer du poème proprement dit de Digenis, épopée vraiment médiocre. Sorti dans la ville toute illuminée ; il y avait foule encore. Mais j'allai sagement dîner puis travailler avec Aravantino, qui m'offre le *Saint Jérôme patron des traducteurs*,

dans lequel je me plonge avant de m'endormir. J'oubliais qu'à l'heure même où je me proposais de vadrouiller je fus à l'École parcourir les vieux bouquins sur la chanson populaire et que je découvris (surtout dans Marcellus) quelques textes fort beaux que j'ai envie de retraduire...

29.

Mis au point et recopié une scène d'*Érophile* ; charme et puissance du théâtre crétois, très élizabéthain. Pas pu résister au plaisir de lire tout Larbaud ; je connaissais pas mal de ces essais. Enfin un livre traitant de la littérature en soi. Pages nombreuses consacrées à l'art de traduire ; certaines observations vont loin. Je crois pourtant que quelques-unes de mes remarques (surtout sur l'art de traduire les poètes) ne feraient pas double emploi avec Larbaud.

Déjeuné avec les dames Nakos, invité par la bonne qui avait rapporté de coriaces poulets de son village. Après la sieste, retraduit d'après Marcellus deux chansons populaires, les seules que je publierai. Puis relu une fois de plus la fameuse préface de Fauriel. Je la connais bien maintenant, et je la crois surtout dépassée. J'en ai cité le plus important dans mon *Solomos*.

Visite à Nasso, qui peut-être sera la dernière ; il me faut commencer les adieux. Il se plaint de n'être plus à la hauteur dans ses aventures... Visite à Aravantino ; il me remet le long texte d'*Erotocritos* et nous traduisons une ode de Kalvos.

30.

Traduit avec Gatsos trois textes populaires. En l'attendant au café, travaillé les textes d'Aravantino. Je me trouvai en fin de matinée chargé d'une moisson. Cela m'empêcha de faire la sieste, car je veux me tenir à jour. À la fin de l'après-midi j'avais mis sur pied une ode de Kalvos, un fragment d'*Erotocritos* et trois chansons. Vers 5 heures je ressentis tout à coup une extrême fatigue — preuve certaine que dans la traduction poétique la dépense vitale est extrême. À ce moment cette excitée de Lilika eut besoin de ma conversation (ou plutôt de me faire entendre la sienne), et ce fut une détente... Été à Kéfissia dîner chez Sikelianos, où je retrouve les Katsimbalis. Le poète s'inquiète (et il a raison) de la lenteur de l'imprimeur. J'ai fait faire le bouquin à l'intention du jury Nobel. C'est en octobre que ces Messieurs délibèrent... Je fais signer à Sikelianos un accord pour *Sibylla*, publication et représentation. Soirée, au fond, insupportable. Je ne sens plus aucun contact avec cet homme qui ne montre d'intérêt que pour ses propres affaires, et encore ! Je veux dire que pour moi qui fais les siennes il manque un peu d'humanité. Mais je

ne l'intéresse que comme un moyen, et sans doute est-il terriblement gêné par mon indépendance, et la reconnaissance qu'il lui faut bien me témoigner. Annoncé à table mon départ. Suffoqué, me regarde comme si je trahissais, mais sans un mot de sympathie. C'est vraiment afin de ne plus le voir que je quitte la Grèce ! Rentré avec Katsimbalis. Je m'arrête chez lui pour emprunter les œuvres de Palamas ; tâcherai de découvrir dans ce fatras quelques pages décentes pour l'anthologie.

1^{er} octobre.

Traduit ce matin *Sibylla* au British Council ; d'abord avec Katsimbalis, puis à midi Gatsos le relaye. En déjeunant, traduit de l'*Erotocritos* ; la nécessité d'un devoir est si impérieuse qu'à chaque instant du jour j'y reviens, et ainsi j'aurai terminé extrêmement vite l'anthologie... et il me restera du temps à perdre avant de quitter Athènes. À peine fait la sieste ; toujours le fameux devoir. Courrier de France ; Sotty m'annonce son mariage... Erré dans les rues quand vint le crépuscule (je ne pouvais plus demeurer au travail, ma tête se vidait). Rencontré Gatsos, errant lui aussi. Il entrait dans les boutiques pour demander le prix des choses. Il a des désirs comme un gosse, et le pire c'est qu'il est sans le sou. Il s'est couvert inconsidérément de dettes durant la guerre, et je crois qu'à présent il se débat avec ses créanciers. Combien je me sens bourgeois... Déjà près de Dawson toujours plongé dans la pagaïe, j'écoutais par réaction une leçon de sagesse. Charme d'Athènes à l'automne ; volupté des fins de jours. Il reste du soleil sur les corps, et même encore des nudités estivales. Rentré avant le dîner et retravaillé ; puis longue soirée très profitable chez Aravantino ; je passe avec lui en revue tous les textes de l'anthologie ; nous vérifions les références. Je lui lis les prières byzantines et les chansons populaires, et distingue sans peine et les faiblesses de mes traductions et certaines pièces de qualité moins bonne qu'il vaudra mieux supprimer. Regardé les bouquins de Palamas prêtés par K. ; morne ennui ; je ne vois là que du verbiage et des ronflements.

2 octobre.

Visite d'adieu à Seferis ; il se retire à Poros pour deux mois ; il espère travailler et surtout se « démobiliser », car depuis des années il est demeuré sur la brèche ; peu aimé aujourd'hui des réactionnaires, cela est trop naturel... Passé plus d'une heure avec lui, et vraiment affectueuse. Notre amitié ne s'est pas démentie ; dès 1940 je savais que Seferis était mon meilleur ami grec — peut-être le seul, car j'exige de l'amitié je ne sais quelle profondeur tendre, et il doit y entrer aussi de l'admiration. Je

ne puis guère aimer que les gens qu'on découvre sans cesse, ceux qui toujours sont nouveaux. Fernand et Dawson étaient ainsi, je les ai perdus. Il me reste Gide. J'ai cru avoir avec Noël et avec Claude¹ une amitié pareille (je leur dois des heures bien douces, mais lointaines) ; j'ai compris l'hiver dernier que l'un et l'autre sont gagnés par l'ambition parisienne, et peut-être fichus (en tous cas pour moi). Par chance, de mon voyage de l'an dernier, j'ai rapporté l'amitié de Roger Kempf (si pareil à moi-même quand j'avais dix-huit ans²). Et puis d'Alexandrie, Jean Grenier, qui est entré profondément dans ma vie.

Traduit avec Gatsos deux chansons du Magne. Je possède à présent toutes les pièces qui doivent figurer dans le *Trésor*. Ouf ! Il nous restait du temps : Gatsos m'aide à *Sibylla* ; ça fera un bon livre ; cette pièce pourrait être jouée. J'y ai fait allusion dans le contrat que m'a signé Sikelianos. Grand dévouement de Katsimbalis qui, à 2 h, s'attelle avec moi à corriger des épreuves ; nous avons hâte de voir le bouquin fini ; la Suède attend ; c'est en octobre que le jury délibère. Pour gagner du temps, je fus ce tantôt porter les papiers au Phalère : corrigé sur place quelques pages. Vu pêcher des pêcheurs, et surtout admiré la ligne un peu embrumée des monts de l'Attique sur la mer. À 5 heures j'étais de nouveau dans Athènes ; fait des achats... puis corrigé et recopié les chants du Magne, ainsi qu'un dernier fragment d'*Erotocritos*. Je crois mon bouquin fini. Pas envie de traduire du Palamas (le cœur ni l'admiration n'y sont). Je donnerai seulement le *Satyre*. Quant à Solomos et Kavafis, les textes existent depuis trois ans ; je n'aurai qu'à choisir.

Écoute les fadaïses de Lilika ; moulin à paroles. J'avais besoin de me détendre... Soulagé de voir la fin de mes peines (ou plutôt de mon travail que je craignais de ne pouvoir terminer). Peut-être dans mon souvenir les mois si calmes que je viens de vivre me sembleront-ils très heureux ? J'étais libre et je me lançai à cœur joie dans un travail intense ; j'étais bien préparé, bien aidé et débordant de ferveur. J'allais de découverte en découverte et sentais de jour en jour des bouquins s'édifier — et toujours l'ivresse d'être un pionnier. Nulle corvée hors ma tâche bien-aimée, et à mes heures, des rencontres nocturnes, des embrassements, tout ce qu'il me fallait pour entretenir ma flamme.

3 oct.

Mis la main sur un bouquin de Maurois, *Logiciens et Magiciens*

1. Noël Mathieu (Pierre Emmanuel) et Claude Mauriac.

2. Gagné lui aussi par l'ambition parisienne (1974). [*Note de R. L.*]

(études de littérature anglaise). Effrayé par la veulerie du style, les à-peu-près, la négligence et les complaisances. Il est vrai que ce sont là des conférences, mais je n'y vois pas d'excuse. La médiocrité ici rayonne de partout. Revu les épreuves corrigées hier. L'imprimeur semble avoir enfin pris le livre au sérieux, mais le retard ne sera pourtant pas réparé. Une journaliste était chez Icaros, posant de stupides questions sur la littérature grecque ; je fais signe qu'on ne me nomme pas... Grand besoin de sieste. Après quoi je vais dans un café rejoindre Paraskos avec qui je dois traduire quarante poèmes de Kavafis (pour compléter mon bouquin), mais nous nous sommes mal compris, et il n'a point apporté le texte grec. Il nous faut courir en taxi à l'autre bout de la ville... Maison basse de deux pièces, extrêmement pauvre ; la misère et le guignon suintent de partout. J'ai senti là combien la pauvreté est une fatalité qui colle à vous. Comment un littérateur en Grèce pourrait-il d'ailleurs s'enrichir ? Nous traduisons cinq poèmes. Paraskos est lent, tatillon, mais il explique bien. (J'ai choisi moi-même les morceaux à traduire, en m'aidant de la version de Dimaras, lamentablement prosaïque. Nous y recourons d'ailleurs dans les moments d'hésitation.) Je voudrais dès mon retour à Paris porter à Amrouche le manuscrit de ce *Kavafis* annoncé dans la presse depuis plus de six mois...

(À suivre.)